ENCORE UNE NUIT
DE LA
GARDE NATIONALE,
OU
LE POSTE DE LA BARRIÈRE,
TABLEAU-VAUDEVILLE
EN UN ACTE,

PAR MM. DELESTRE-POIRSON ET EUGÈNE S***.

Représenté, pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre de la Porte Saint-Martin, le 15 décembre 1815.

A PARIS,

Chez FAGES, Libraire, au Magasin de Pièces de Théâtre, boulevard Saint-Martin, N.° 29, vis-à-vis la rue de Lancry.

1815.

PERSONNAGES. ACTEURS.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
L'OFFICIER du Poste.	M. *Thibouville.*
LE SERGENT.	M. *Bursay.*
LE CAPORAL.	M. *Baudot.*
UN CAPORAL d'un autre Poste.	M. *Vissot.*
M. PATTU, marchands.	M. *Emile.*
M. LOISEAU, marchands.	M. *Pascal.*
Le Père VIEILLE-LAME.	M. *Bourdais.*
BENJAMIN.	M. *Pierson.*
M. CASSIS.	M. *Duchaume.*
RLI, tambours.	M.lle *Jenny-Vertpré.*
RLAN, tambours.	M.lle *Mariany.*
Gardes Nationaux formant le Poste.	
Militaires.	
Peuple.	

La scène se passe au Poste d'une Barrière.

ENCORE UNE NUIT
DE LA
GARDE NATIONALE.

TABLEAU-VAUDEVILLE.

SCÈNE PREMIÈRE.

GARDES NATIONAUX, M. PATTU, M. LOISEAU, L'OFFICIER, LE CAPORAL, LE SERGENT.

(*Au lever du rideau, ils sont différemment grouppés, les uns sur le lit de camp, les autres dorment ou lisent; plusieurs sont autour de M. Pattu qui achève un récit.*)

PATTU.

Et l'inconnu ne répondit rien, mais continua toujours à marcher devant lui....

L'OFFICIER (*en riant.*)

Ah ça, M. Pattu, êtes vous bien sûr de ce que vous nous contez-là?...

PATTU.

Comment? si j'en suis sûr.... c'est de notre portière que je le tiens....

L'OFFICIER.

De votre portière?....

PATTU.

Si vous voulez bien permettre....

LOISEAU (*aux autres.*)

Eh! sans doute; laissez donc achever!

PATTU.

Il faut vous dire qu'il fesait un temps affreux; la pluie, les vents... bou, bou..... et le tonnerre qui fesait un effet... Je ne peux pas vous rendre cet effet-là. Ils marchaient donc tous deux en silence au milieu du tapage, lorsqu'au détour d'une petite rue bien noire, l'inconnu s'arrête; et, tout-à-coup voilà que le jeune homme entend....

LA SENTINELLE (*en dehors*).

Qui vive?....

LOISEAU ET PATTU.

Ah! mon dieu!

EN DEHORS.

Patrouille !

LA SENTINELLE.

Caporal, hors la garde, reconnaître patrouille !

PATTU.

C'est étonnant qu'à la barrière on ait autant de patrouilles... voilà la seconde qui m'interrompt.... Mais, comme je vous disais, il entend donc....

L'OFFICIER.

Et cette patrouille qu'il faut reconnaître, au lieu d'être là à causer....

PATTU.

Il entend donc.... (*regardant autour de lui*). Eh bien! ils ne m'entendent plus.... C'est égal, il faut que je leur achève... (*à un garde qui dort sur le lit de camp*). Dites-donc, camarade, vous savez que c'est là ma place.... ; oui, là, à coté de vous, si vous voulez bien permettre. Vous direz qu'elle est retenue (*le garde ronfle*). C'est bon, dès que vous me promettez... Je m'en vais leur achever....

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENS, UN CAPORAL ÉTRANGER, *les soldats du poste qui rentrent.*

LE CAPORAL *du poste.*

Camarade, voulez-vous entrer signer la feuille ?

LE CAPORAL *étranger.*

Très-volontiers, nous avons fait une fameuse ronde ! Je vous demanderai à me chauffer un instant. (*Il approche du poële ; l'officier veut lui céder sa place qu'il refuse.*)

PATTU, *à Loiseau et aux autres.*

Ah ça, je vous disais donc..... Nous étions dans le moment où il entend....

L'OFFICIER.

C'est bon, c'est bon, une autrefois... (*au caporal étranger*). Est-ce que vous venez de loin, camarade; quel est votre poste ?

LE CAPORAL.

Bonne-Nouvelle....

PATTU.

Ah! contez-nous donc ça ... Je vous dirai la mienne après, si vous voulez bien permettre.

LE SERGENT.

Quartier Bonne-Nouvelle, on vous dit....

PATTU.

Ah, ah ! eh bien! justement, j'ai un cousin qui y demeure...

Oui, monsieur, mon propre cousin, si vous voulez bien permettre.

L'OFFICIER.

Comment va la nuit, camarade ?

LE CAPORAL.

Fort bien; tout est tranquille, et nous n'avons rien rencontré.

LE SERGENT.

Ce n'est pas comme la dernière fois. Nous avons eu une alerte.... ; c'était un de mes créanciers qui était mêlé dans une querelle.

PATTU.

Et vous l'avez arrêté ?

LE SERGENT.

C'est-là le meilleur.....

AIR *de l'écu de six francs.*

Il était bien loin, je vous jure,
De soupçonner un pareil tour.

LE CAPORAL.

Eh bien ! plus plaisante aventure
A moi, m'arriva l'autre jour : (*bis*).
Jugez de ma surprise extrême:
A mon poste, un mien créancier
S'adresse à moi pour me prier
De venir m'arrêter moi-même !

Il prenait un garde national pour un huissier!

TOUS.

Ah, ah! celui-là est trop fort!

LOISEAU.

Pardi, c'est vrai, car c'était moi.

LE CAPORAL.

Ah! c'est vous, M. Loiseau, le plus honnête tailleur de Paris. C'est lui qui demeure aux *Ciseaux-Volans*?

L'OFFICIER.

Et il tient ce que promet l'affiche.

LE CAPORAL.

Ah! monsieur n'est pas charlatan. Ah ça, vous ne m'en voulez plus depuis que mon mémoire est soldé,...

LOISEAU.

Comment donc, vous avez de trop bonnes façons....

LE CAPORAL.

Vous voulez parler des vôtres, M. Loiseau.

LOISEAU.

Vous êtes trop honnête, et mes ciseaux sont tout à votre service.

LE CAPORAL.

Vous devriez bien les employer à rogner vos mémoires....

Ah ça, signons-nous la feuille... (*tout en signant.*) Comment vont les draps, M. Loiseau?

LOISEAU.

Il y a une hausse sur les Louviers, de 4 francs 25... mais les Elbeufs se soutiennent toujours.

LE CAPORAL, *toujours signant la feuille.*

Ah! les Elbeufs se soutiennent... Vous pourrez bien avoir dans la nuit une ronde d'officiers... Et les Louviers 4 fr. 25... Au revoir, M. Loiseau; bonne nuit, camarades. (*Il sort*).

TOUS.

Bonne nuit. (*Pendant qu'ils le reconduisent, un garde national, qui était près du poêle, s'approche du lit de camp, et se couche à la place que Pattu avait retenue.*)

SCÈNE III.

LES MÊMES, *hors le caporal étranger.*

L'OFFICIER, *regardant sa montre.*

Voilà les deux heures écoulées.... Est-ce que vous ne songez point à relever le factionnaire?

LE CAPORAL.

Si, vraiment, mon officier... Allons, messieurs, qu'est-ce qui monte de minuit à deux heures? (*Un soldat se présente; le caporal le mène relever la sentinelle*).

PATTU.

Ce n'est pas moi, toujours, si vous voulez bien permettre; ma faction est faite, et je m'en vais m'en donner toute la nuit. (*Il s'approche du lit de camp, et trouve la place prise*). Heim! dites donc, camarade... Eh bien! il est sans gêne... la place était gardée.

LE SERGENT.

Eh bien! qu'est-ce que vous avez à dire, elle l'est encore.

PATTU.

Oui, mais pas par moi.... Hé, camarade, si vous vouliez bien permettre.

LE CAPORAL.

Vous pouvez être sûr qu'à présent on ne la prendra pas.

PATTU.

Que c'est désagréable... Il n'en arrive jamais d'autre aux barrières... Je ne veux plus y monter... Je l'ai déja dit à mon sergent-major....

LOISEAU.

Ecoutez donc, pourquoi êtes-vous bizet?

PATTU.

Bizet! eh bien! qu'est-ce que ça dit?

Air : *Oui, je suis soldat, moi.*

Oui, je suis bizet, moi,
Qu'importe la forme ?
On peut bien servir, je croi,
Sans être en uniforme ;
A quoi bon, dans cet état,
Une allure guerrière ;
Puisqu'au fond l'on est soldat
Sans être militaire ?

Oui, je suis, etc.

D'ailleurs, ça vous va bien, à vous; qu'est-ce que vous êtes donc ?

LOISEAU.

Ce que je suis... Je suis sur le point d'être habillé, moi... C'est bien différent... Encore un habit d'uniforme, et j'en aurai un. Il ne me manque qu'une demi-basque.

PATTU.

C'est juste, vous vous retirez sur la quantité; je crois que vous vous entendez en habits.

LOISEAU.

Il m'en est tant passé par les mains, qu'il faut bien qu'il m'en reste quelque chose...

PATTU, *regardant vers le lit de camp.*

Attendez... je crois qu'il a fait un mouvement; s'il pouvait se lever!... Comme il est lent à dormir!... moi qui dors si vite!

LOISEAU, *au sergent.*

Mon sergent, avez-vous vu M. Pigeon, au Vaudeville... c'est M. Pattu qu'on a voulu peindre...un Pigeon-Pattu.

Air *de la Bourbonnaise.*

La drôle de tournure !
La drôle de figure ! (*bis*).
C'est bien lui, je vous jure,
Trait pour trait, le voilà !
Ah ! ah !

PATTU (*à Loiseau.*)

Voisin, vous voulez rire :
D'où vient donc ce délire,
C'est vous, s'il faut le dire,
Que peint ce portrait là.

ENSEMBLE.

Ah ! ah ! ah ! ah ! ah ! ah !

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENS, M. CASSIS.

AIR : *Je revenons dans un instant.* (M. Croûton).

CASSIS.

Allons donc, mes chers enfans,
Qu'on en prenne,
Qu'on m'étrenne.
Allons donc, mes chers enfans;
Ils sont tout chauds, tout brûlans.

Mon établissement et moi
D'puis une heure j' sommes en route,
Et ben mieux qu'au café d' Foi,
On peut, pour deux sols qu' ça coûte,
Boire la goutte. *bis.*

Allons donc, mes chers enfans,
Qu'on m'étrenne, etc.

LE CAPORAL.

Eh! c'est M. Cassis.....

CASSIS.

Allons, messieurs, des bons petits pains, des liqueurs fraîches.... [*Il met son panier sur le poële.* [

PATTU, *à Loiseau.*

Si nous jouions une partie de domino en attendant une place vacante,

LOISEAU.

Ah volontiers!

PATTU, *à Cassis qui lui offre.*

Non, merci.... Je fais venir de chez moi.... Je suis même étonné que Gertrude ne m'ait pas envoyé....

LOISEAU *jouant au domino.*

Elle est toujours jolie, Mlle. Gertrude.

PATTU *jouant au domino.*

Si vous voulez bien permettre.... et puis c'est sage, c'est honnête, et puis c'est.... blanc partout.... ce petit coquin de Rli notre tambour, ce sera amusé en route....

CASSIS *à Loiseau.*

Et vous, monsieur, vous en faut-il?

LOISEAU *toujours jouant.*

Non, puisque M. Pattu attend son souper, je partagerai avec lui.

PATTU, *de même.*

C'est ça.... A moi, la pose... A les entendre, quand il y en a pour un, il y en a pour....

LOISEAU *jouant.*

Deux et trois.... Du deux et du trois, en avez-vous?

PATTU *faisant la grimace.*

Non, je boude!

CASSIS.

Au moins un verre d'eau-de-vie, de cassis, de liqueurs fraîches.... [*Il prend son panier qui était sur le poële.*]

LOISEAU.

A la bonne heure, c'est le perdant qui paiera.... Combien?

CASSIS.

Cinq sols, parce que c'est vous! car c'est tout au plus si là-dessus j'engagne....

PATTU.

Quatre.... du quatre en avez vous ? [*buvant.*] Qu'est-ce que vous dites donc, liqueurs fraîches.... elles sont en ébullition....

CASSIS.

Vous êtes le premier qui s'en plaigne....

AIR : *vent brûlant d'Arabie.*

Mon commerce prospère,
J'contente mes chalands;
Et grâce à Dieu, j'espère
M'enrichir en peu d'temps.
J' ne manq'rai pas, je parie.

LE SERGENT (*qui a pris un petit pain qu'il s'efforce de mordre.*

D'avance, j'en réponds;
Car moi, je vous défie
De manger votre fonds.

CASSIS.

Si on peut dire que ces gâteaux-là sont durs; nous sommes aujourd'hui... Qu'est-ce que nous sommes aujourd'hui? le 20... Eh bien, je peux vous jurer qu'ils sont...

PATTU, *jouant toujours.*

Du six et du quatre.

CASSIS.

Comment, du six et du quatre! Apprenez, monsieur...

PATTU.

Eh! qui est-ce qui vous parle?

CASSIS.

Apprenez qu'ils sortent de la fabrique de M. Pattu, le premier pâtissier de la rue des Amandiers.

PATTU, *se levant.*

Comment, M. Pattu?... Le connaissez-vous, ce Pattu, pâtissier.

CASSIS.

Pardi, si je le connais! tous ces gâteaux sortent de sa fabrique.

PATTU.

Quoi! vous osez prendre le nom d'une maison de commerce

respectable pour débiter des marchandises de contrebande !... C'est moi, monsieur, ce Pattu !

CASSIS.

Vous ?

PATTU.

Si vous voulez bien permettre.

Air : *Courons aux Prés S.-Gervais.*

Oui, c'est blesser tous les droits ;
C'est attentatoire
A ma gloire.
Et pour moi, j'aurai, je crois,
Les gourmands et les gens de lois.
Je veux vous apprendre à vivre,
De ce trait j'aurai raison ;
Et je prétends vous poursuivre
En contrefaçon.

TOUS.

Oui, c'est blesser tous ses droits, etc. (*Il sort*).

SCÈNE V.

Les précédens, hors CASSIS ; RLI, *chargé de différens paquets.*

RLI.

Air : *Écoutez la prière (du Bachelier de Salamanque.)*

C'est moi que tout regarde ;
Et je porte en tout temps,
Et des billets de garde,
Et des billets galans.
Avec moi, le mystère
Ne court aucun danger.
D'emploi, de caractère,
Toujours prêt à changer,
De Mars et de Cythère
Je suis le messager ;
De Mars et de Cythère
Voilà le messager.

TOUS.

Voilà, voilà le messager.

PATTU.

Eh bien... et mon garrick ?

RLI.

Comment, votre garrick ? vous ne m'en aviez pas parlé... Si vous m'en aviez seulement coulé z'un mot, mamzelle Gertrude me l'aurait donné.

PATTU.

Comment, mon garrick ventre de biche ! Vous savez bien, M. Loiseau ; c'est vous qui me l'avez fait.

LOISEAU.

C'est une des plus belles coupes qui soit sortie de mon ateier.

ELI.

Il est trop tard maintenant. Mamzelle Gertrude a fermé la boutique devant moi. Mais j'irai vous le chercher ce matin de bonne heure : v'là tout ce que je peux faire.

PATTU.

Et cette nuit ?... Que c'est contrariant. J'en ferai un rhume; avec ça que je suis déjà pris du cerveau. Mais je ne conçois pas comment Gertrude, qui est si attentive, n'y a pas pensé.

ELI.

Dam, quand on est à la tête d'une maison aussi conséquente que la vôtre, on a tant de choses plus intéressantes qu'un garrick.

L'OFFICIER.

Comment ? c'est mademoiselle Gertrude, la jolie pâtissière de la rue des Amandiers....

PATTU, *s'inclinant.*

Si vous voulez...

LE SERGENT.

Qui a de si bons gâteaux et de si jolis yeux.

PATTU, *s'inclinant.*

Si vous voulez bien...

L'OFFICIER.

Et qui ne veut jamais...

PATTU.

Bien permettre...

L'OFFICIER.

Qu'on l'embrasse... C'est cela. C'est qu'elle est à croquer !

AIR : *Fidèle ami de notre enfance.*

J'ai vu ce temple magnifique
Dont Gertrude fait les honneurs ;
Là, chaque jour votre art s'applique
A charmer tous les connaisseurs :
Là tout engage la pratique ;
Mais, quoique tout soit attrayant,
Elle est encor de sa boutique
Le morceau le plus friand !

Ah ! vous êtes un gaillard, M. Pattu ?

PATTU.

Monsieur, c'est ma nièce et ma gouvernante. Ce n'est pas que des jeunes gens, et j'dis des plus huppés, ne lui fassent les doux yeux... Mais c'est une des vertus du quartier !

L'OFFICIER.

C'est égal, vous en triompherez, M. Pattu.

LOISEAU, *à l'Officier.*

J'ai déjà entendu parler de mariage ?

PATTU.

Eh, eh, qui est-ce qui vous a dit ça ? J'en pourrais faire la folie. Je n'ai que cinquante-deux ans, tout au plus, si vous

voulez bien le permettre. Et elle m'aime, elle m'aime, c'est inconcevable. Si vous saviez, quand je suis de garde, combien elle est...

LOISEAU.

Désolée ?

PATTU.

Non pas... mais inquiète... d'une inquiétude... Elle craint toujours que je ne manque à l'appel.

Air : *On dit que je suis sans malice.*

A partir elle m'encourage,
En ferait-elle davantage
Lorsque je serais son mari ? (*bis*).
Bien plus que moi ça la tourmente ;
Elle n'est même vraiment contente
Que quand elle me voit parti. (*bis*),

L'OFFICIER.

Ah mon dieu ! ... et la patrouille, allons donc, messieurs.

PATTU.

Il faut que je vous conte . . . Imaginez-vous . . . . Eh bien ! où sont-ils donc ?

L'OFFICIER.

Six hommes, et le sergent.

TOUS.

Voilà, voilà, mon officier !

LE SERGENT.

Parbleu, en revenant, il faudra que je passe sous les fenêtres de mademoiselle Gertrude. [*Bas au caporal*] Rue des Amandiers, vous dites.

LE CAPORAL, *de même.*

Oui, mon sergent; vous pouvez même frapper pour avoir des; gâteaux quand on a marché deux heures on a faim.

LE SERGENT.

Comment donc... je me sens déjà là un appétit. . . . Si elle pouvait ouvrir elle-même. . . .

» Je crois la voir d'ici dans le simple appareil
» D'une beauté qu'on vient d'arracher au sommeil. »

Partons.

L'OFFICIER

Air *du pas des Trois Cousins* (Dansomanie).

Messieurs, sur votre vigilance
On peut compter, en pareil cas ;
Que le bon ordre et la prudence
En tous lieux marchent sur vos pas.

LE SERGENT.

Amis, en faisant cette ronde,
Songeons au repos des époux.
Si nous veillons pour tout le monde,
Demain l'on veillera pour nous !

CHOEUR.

Messieurs, sur {votre / notre} vigilance, etc.

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENS, *hors la patrouille.*

PATTU.

Ah ! les voilà partis ! au moins ça fait des places vides.

LOISEAU.

Et vous allez dormir ?

PATTU.

Si vous voulez bien permettre ! [*Il s'arrange, met son bonnet de coton et va pour se coucher*]. Ah ! maintenant que nous sommes tranquilles, si je vous achevais mon histoire ?

LOISEAU.

Laquelle ? . . .

PATTU.

Ah, la première, si vous voulez bien permettre ! nous verrons l'autre après . . .

LOISEAU.

A la bonne heure . . .

PATTU.

Nous en étions au moment où le jeune homme entend . . . Voilà donc que tout-à-coup le jeune homme entend . . . .

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENS, RLAN.

RLAN.

Pardon, excuse, mon officier ; vous savez bien le bal qui a eu lieu chez ce grand seigneur . . . là ous qu'il y a eu une trentaine de voitures à la porte . . . . en voilà une qui en s'en allant, a renversé un pauvre homme, et il a l'air d'être bien blessé !

L'OFFICIER.

Comment, morbleu . . . . allons, messieurs.

LOISEAU.

Mais on n'a là personne pour le transporter.

L'OFFICIER.

Et nous, donc ?

AIR : *Epoux imprudent, fils rebelle.*

Secours à tous est notre loi suprême ;
Allons, vers lui, guide nos pas.

LOISEAU.

Eh quoi ! mon officier vous-même ?

L'OFFICIER.

Comme vous n'ai-je pas des bras :
Nous veillons tous au repos de la ville ;
Si nous avons un grade différent,
Moi, morbleu, je n'ai plus de rang
Dès qu'il s'agit d'être utile.

Allons, allons, monsieur Pattu, tout le monde.

PATTU.

Là, encore des événemens. [*Au tambour, en montrant le lit de camp*]. Tu diras que la place est gardée... entends-tu? (*Ils sortent, l'officier porte la civière avec un autre garde*).

SCENE VIII.

RLI, RLAN, *la sentinelle dans le fond.*

RLI.

Ah bien oui... sa place! qu'il n'ait pas peur... ce n'est pas celle là que je voudrais lui prendre!

RLAN.

Ah ça, qu'est-ce que t'as donc zen définitif.... j'te fisquais c'matin! En battant l'rappel, on aurait dit qu'tu soignais un'retraite!

RLI, *soupirant.*

C'est l'effet du sentiment! Tiens, Rlan... je ne sais pas sur quelle étoile j'ons marché... mais tout me tourne à mal dans mes inclinations. Tu as su mes infortunes au vis-à-vis d'Javotte, quand j'étais à la tête du dixième de ligne... Ah Rlan! qu't'es t'heureux d'et'insensibe, et que je voudrais t'être en ton lieuz et place!

AIR *Tyrolien.*

C'est charmant,
Quand votre belle
Vous est fidèle;
C'est charmant,
Quand votre belle
N'a qu'un amant.
Mais je vois que la mienne
En agit autrement;
Je vois que l'inhumaine
Plaît à tout l' régiment;
C'est charmant,
Quand votre belle, etc.
Mais hélas! quand elle aime
Du sergent au tambour,
Et qu'on n'a qu'un douzième,
Ça refroidit l'amour.
C'est charmant,
Quand votre belle, etc.
J'sais bien qu'elle était tendre;
Mais quand j'mourais d'amour,
C'était cruel d'attendre
Que ce fût à mon tour.
Quels tourmens,
Quand votre belle
Est peu fidèle;
Quels tourmens,
Quand votre belle
A tant d'amans.

RLAN.

T'étais fait d'amitié!

RLI.

Eh bien, c't'inhumaine là . . . c'est elle la cause que je me suis jeté dans la garde nationale, ousque j'espérais trouver l'indifférence ! . . . eh bien nix. J'sis encore amoureux d'une passion que tout le monde partage.

RLAN.

Est-ce que ce serait mademoiselle Gertrude, j'te vois toujours en estatue devant sa boutique.

RLI.

Juss ! Quand j'te dis qui m'est impossible de m'rencontrer tout seul dans une inclination!

RLAN.

Est-ce que tu craindrais m'sieu Pattu?

RLI.

Tais-toi donc joufflu, y'en a ben d'aut d'sur les rangs, et le mal est que je n'sis que tambour. . . . car sans ça all'me distingue assez! Si t'avais vu hier de quel air elle m'a vendu zun baba !

RLAN.

Bah!

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENS, BENJAMIN.

LA SENTINELLE.

Qui vive ?

BENJAMIN, *au dehors.*

Bourgeois ! [*Il est enveloppé d'un grand garrick vert, et entre mystérieusement dans le corps-de-garde*]. Je ne vois personne . . . . abordons ! Monsieur Pattu n'est-il pas ici ?

RLI.

Non, m'sieu!

BENJAMIN, *à part.*

Je m'en avais douté [*Haut*]. Diable! je croyais qu'il était de garde.

RLI.

Oui, m'sieu!

RLAN.

Il va rentrer dans l'instant!

BENJAMIN.

Ah bien c'est bon . . . alors je m'en vais !

RLI.

Mais pisque vous v'là !

BENJAMIN.

C'est pas la peine . . . Je venais pour m'en aller !

RLI.

Est-ce quelque chose qu'on puisse lui dire?

BENJAMIN.

Eh bien oui . . . alors dites-lui ça.

RLAN.

Et quoi, encore . . . .

BENJAMIN.

Ce que vous disiez . . . ça sera bien ! ça suffira.

RLI.

Mais je n'disais rien !

BENJAMIN.

Eh bien, encore . . . ça ne sera pas mal, ne dites rien !

RLI.

Qu'est-ce que c'est donc que c'malin là ?

BENJAMIN.

Ah ça, vous m'assurez qu'il y est quoiqu'il n'y soit pas . . . c'est tout ce que je vous demande . . . . c'est clair, ne vous dérangez pas . . . il n'y est pas ! mais il y est . . . Adieu, mes petits . . . . je vous demande le plus grand secret.

Air *de Calpigi.*

[*D'un air mystérieux, et comme quelqu'un préoccupé d'un grand dessein*].

Rien ne s'oppose à mon triomphe ;
Mais n'allez pas me compromettre :
Parlez pourtant, si vous voulez ;
Mais surtout soyez circonspects :
Là d'sus j'm'en rapporte à vous.
Si quelque jour je vous rencontre . . .
Une heure trois quarts sonne à l'horloge,
Soyez sûr que je vous dirai . . . .
Je suis bien votre serviteur. *bis.*

SCÈNE V.

RLI et RLAN.

RLI.

Tiens, à quoi que ça rime ?

RLAN.

Voyez donc ce bel oiseau bleu avec son plumage vert !

RLI.

Attends donc, v'là qui me revient. Il m' semble que je l'ai vu z'aussi voltiger z'à l'entour de mamzelle Gertrude.

RLAN.

Quoi ! ce serait aussi un de ses godelureaux ?

RLI.

Eh ! oui, coco. Il vient roussir ses aîles à son four... mais ce n'est pas pour lui qu'il chauffe. Ah, si je l'avais su, au lieu de li répondre honnêtement, comme j' vous l'aurais blagué !

LA SENTINELLE.

Qui vive ?

EN DEHORS.

Soldats du poste !

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENS, L'OFFICIER.

[*Deux gardes nationaux ; ils rapportent la civière et la mettent sous le lit de camp*].

L'OFFICIER, *riant aux éclats.*

Ah ! ah ! ah ! l'aventure est impayable, et nous en sommes pour notre course.

RLI.

Comment donc !

L'OFFICIER.

Sans doute ; vous avez vu avec quel zèle nous étions partis ! nous avons trouvé le blessé entouré de personnes généreuses, qui faisaient pour lui une collecte.

AIR *du ballet des Pierrots.*

Pour secourir ce misérable,
Nous arrivons tous pleins d'ardeur ;
On craignait que le pauvre diable
Ne succombât à sa douleur !
Mais en voyant notre escouade,
Il s'est débattu comme un fou,
Et soudain le pauvre malade
A pris ses jambes à son cou.

Et il court encore !

RLI.

Eh bien ! on ne voit que de ces accidens là ; des malins qui s'cassent les jambes pour être mieux sur leurs pieds.

L'OFFICIER.

Mais en revanche, nos gens ramènent un gaillard qui n'est pas trop solide sur les siens.

SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENS, PATTU, LOISEAU [*Gardes nationaux*], *Le père* VIEILLE LAME.

L'OFFICIER.

Allons, par ici !

VIEILLE LAME, *à Pattu qui tient mal son fusil.*

L'arme un peu plus haute !

PATTU, *déposant son fusil.*

Au contraire, bas les armes ! comment peut-on se mettre dans un pareil état !... [*Il se couche sur le lit de camp.*]

VIEILLE LAME.

C'est par sensibilité. N'y a pas un de vous qui n'en ferait autant.

PATTU *sur son séant.*

Par exemple!....

VIEILLE LAME.

J' sais bien c' que j' dis !... Non, n'y a pas un de vous qui n'en ferait autant, et je le prouve ! Figurez-vous donc qu'un ami vient me chercher ?... Quand j' dis un ami.... c'est-à-dire cinq amis qui viennent me chercher avec du vin.... ah ! parce que un ami.... en amène un autre.... ils m'emmènent souper avec eux.... et là ils ont tous bu à la prospérité de la France. Je vous demande à ma place ce que vous auriez fait !

AIR : *de Lantara.*

Quoiqu'la liqueur soit bien vermeille,
Quand on est, en triste buveur,
Tout seul, auprès de sa bouteille,
Se griser, fi ! c'est une horreur!
Mais lorsqu'un ami me convie,
Et qu'avec lui, prompt à me mesurer,
J'bois au bonheur d'ma patrie,
Je rougirais de ne pas m'enivrer.
Oui, quand je bois, etc.

C' aurait été ma honte !

L'OFFICIER.

Allons, le motif est louable !

VIEILLE LAME.

Je les ai tous mis sous la table et je me suis acheminé chez moi d'un pas ferme.

LOISEAU.

Du train dont vous y alliez, vous auriez été longtemps avant d'arriver.... vous étiez par terre....

VIEILLE LAME.

C'était pas moi!....

LOISEAU.

C'était pas vous..... Je vous ai bien relevé, peut-être !

VIEILLE LAME.

C'était pas moi.... qui m'y avais mis ? c'était un malin en.... Comment qu'ils appellent cela.... en garrick ! il courait comme un ennemi en déroute !

RLI.

En garrick vert, n'est-ce pas ?

VIEILLE LAME.

Ah ! la couleur n'y fait rien !.., la nuit tous les.... tous les hommes sont gris. (*Faisant un faux pas.*) Vous le voyez bien.

RLI.

Eh ben ! tenez, couchez vous là... voulez vous que je vous soutienne, mon brave ?

VIEILLE LAME.

Ça n'est pas de refus.

AIR : *Ce magistrat irréprochable.*

De grâce, excusez, camarades,
Si dans cet état l'on me voit,
Je puis le dire sans bravades,
Depuis long-temps je marche droit;
Un soldat, en sortant de boire,
Peut chanceler quoique français;
Mais dans le chemin de la gloire,
Morbleu, je ne bronchai jamais.

[*Il se couche près de Pattu.*]

PATTU *se trouvant mal à son aise, se lève sur son séant.*

Ou, ou, ou, c'est étonnant, comme il fait froid, quand vient le matin.... Je ne peux pas dormir sans redingotte, dis donc, Rli?

RLI.

Quoi c' que c'est.

PATTU.

Il faut que tu retournes rue des Amandiers, l'atelier sera ouvert, tu feras réveiller M.lle Gertrude pour qu'elle te donne mon garrick ventre de biche. Avec ça que mon tour revient de sept à neuf du matin, et je monterai avec.... Je te donnerai pour boire.

RLI.

Sufficit... [*à part.*] Si je pouvais entrevoir Gertrude.... et lui couler z'un petit mot de sentiment.... [*haut.*] j'y vas notr' maître.

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, *excepté* RLI.

PATTU *se lève, et rencontre Loiseau près du poêle.*

Ah! ah! vous ne dormez pas, voisin!

LOISEAU.

Non, ma foi.... je ne peux pas dormir!

PATTU.

Ici, moi, non plus... pardi si je vous achevais mon histoire....

LOISEAU.

Vous avez raison.... ça pourra peut-être!..

PATTU.

Vous savez bien où nous en sommes....

LOISEAU.

Eh! oui.....

PATTU.

Voilà donc que tout-à-coup le jeune homme entend...

SCÈNE XIV.

LES MÊMES. *On entend en dehors.*

AIQ : *Quel carillon.*

CHOEUR,

Ça, venez donc;
Suivez-nous au corps de garde;
Ça, venez donc,
Sans faire tant de façon.

LA SENTINELE.

Qui vive ?

EN DEHORS.

Patrouille rentrante ?

PATTU *avec joie.*

Ah! v' là du bruit, v' là du bruit!.... je m'en vais avertir l'officier.... [*Revenant à Loiseau.*] Soyez tranquille, je reviens vous l'achever.... vous n'en perdrez rien! [*Il entre dans la chambre de l'officier.*]

SCÈNE XV.

LES MÊMES, LE SERGENT, LE CAPORAL, *soldats de la première patrouille.* BENJAMIN, *qu'ils ramènent.* [*Il est sans chapeau, un peu en désordre, et a un garrick ventre de biche qui lui vient à moitié des jambes.*]

AIR : *Quel carillon.*

CHOEUR.

Ça, venez donc,
Suivez-nous au corps-de-garde,
Ça, venez donc,
Sans faire tant de façon.

BENJAMIN.

Mais un instant,
Messieurs, que l'on me regarde.
Convenez-en,
N'ai-je pas l'air d'un innocent.

CHOEUR.

Ça, venez donc,
Suivez-nous au corps-de-garde,
Ça, venez donc,
Sans faire tant de façon.

BENJAMIN.

Finissez donc,
Quai-je à faire au corps-de-garde ?
Finissez donc,
Je ne suis pas un fripon.

L'OFFICIER, *sortant de sa chambre, et Pattu un instant après.*

Qu'y a-t-il donc, messieurs ?

BENJAMIN.

Quand je vous dis que je ne suis pas un voleur.

LE SERGENT.

Jugez-en vous-même, mon officier, nous revenions de notre ronde par la rue des Amandiers...

LE CAPORAL, *à part.*

Pour acheter des gâteaux.

LE SERGENT.

Lorsqu'une fenêtre s'ouvre, et c'est monsieur qui saute dans la rue d'un air effrayé et dans l'état où le voilà.

BENJAMIN.

Mais quand je vous dis...

LE SERGENT.

Chez le commissaire.

TOUS.

Chez le commissaire, chez le commissaire.

PATTU, *riant.*

Ah, ah, rue des Amandiers. (*s'avançant et apercevant Benjamin.*) Eh, c'est toi, Benjamin? que fais-tu ici, mon garçon.

BENJAMIN.

Ciel! M. Pattu!

PATTU.

Lui-même... si vous voulez bien permettre. Comment, tu te laisses arrêter?

LOISEAU.

Pardi! c'est un voleur.

PATTU.

Non pas, non pas, j'en réponds.

LE SERGENT.

Mais nous l'avons surpris sautant par une fenêtre!

PATTU.

C'est égal, c'est égal, j'en réponds. Et je le défends, si vous voulez bien le permettre.. Ah, ah! quelque malice! je te reconnais là.

BENJAMIN.

Monsieur!...

PATTU.

Ah, ah! c'est du quartier!... le voisin en face, n'est-il pas vrai?... Je t'y vois toujours, c'est bien fait, c'est bien fait. Coquin! conte nous ça! je t'en dirai aussi une, moi, d'un jeune homme... Le jeune homme qui entend... Celle-là vaut bien la tienne... demande à ces messieurs. (*aux deux gardes.*) Laissez-donc, messieurs, quand je vous dis que j'en réponds moi-même; c'est un des gros bonnets du quartier... un garçon établi!

LE SERGENT, *en riant.*

Ah! dès que vous en répondez!

BENJAMIN.

Pardine, je suis bien heureux de vous avoir trouvé là; je ne m'y attendais pas.

PATTU.

Eh, eh, petit fripon.... (*le regardant*). Tiens, tu as là un drôle de garrick....

BENJAMIN.

Ah! mon dieu!

PATTU.

J'en ai un tout pareil.... N'est-ce pas, M. Loiseau?

LOISEAU, *d'un air capable.*

Oui.. à-peu-près.. mais le vôtre est d'un bien plus beau drap. Quelle différence! En général, tout ce que je fournis.....

PATTU.

Il t'est un peu court... mais le mien aussi.

LOISEAU.

C'est la mode.

PATTU, *à Loiseau.*

Est-ce que vous vous ménageriez aussi un garrick pour aller avec l'uniforme ?

SCENE XVI.

LES PRÉCÉDENS, RLI, *arrivant avec un paquet roulé.*

RLI.

T'nez, M. Pattu, v'là votre garrick.

PATTU.

Ah! c'est bon... nous allons voir. Gertrude était-elle réveillée ?

RLI.

Non, m'sieu ; on l'a réveillée zexprès.

PATTU.

C tte pauvre petite Gertrude

RLI.

Dam, à peine s'il fait jour ; et elle s'est levée sans lumière pour me donner ce paquet Elle était même fâchée. (*à part.*) Et moi aussi ; à peine si j'ai eu le temps de lui dire un mot.

PATTU.

Eh bien!... je m'en vais le mettre tout de suite! [*Rli aide à lui passer le garrick*] [*à Loiseau.*] Vous allez voir comme il est court. [*Sentant des manches traîner.*] Tiens, est-ce qu'il est rallongé (*Le regardant, et voyant qu'il est vert.*) Ah! mon dieu, il a changé de couleur!

TOUS.

AIR : *Oh, oh, oh, ah! ah! ah!*

Oh! oh! oh! oh! ah! ah! ah! ah!
L'étrange chose que voilà !
La, la.
Oh! oh! oh! oh! ah! ah! ah! ah!
Qui nous expliquera cela,
La, la.

PATTU, *à Rli.*

Est-ce qu'en route tu aurais passé chez le teinturier ?

RLI *apercevant Benjamin.*

Eh! c'est ce finot de tantôt! hé bien! il a aussi changé de couleur.

BENJAMIN.

Je suis sûr que je pâlis.

L'OFFICIER, LE SERGENT, ET AUTRES *riant.*

Ah! ah! ah! ah!

LOISEAU, *à Pattu.*

Compère, il y a quelque chose là-dessous !

PATTU, *posant la main sur le garrick.*

En effet, je sens là du papier. (*Fouillant dans sa poche et lisant.*) A M. Benjamin.

BENJAMIN.

Aye, je suis perdu.

PATTU, *ouvrant la lettre.*

Tiens! de l'imprimé! c'est mon billet de garde, à moi! comment se trouve-t-il là..? M. Pattu, Biset.. *se rendra le* 20 *à sa mairie avec ses armes en bon état, petite tenue, pour de là monter sa garde à la barrière. Faute par vous de vous rendre audit appel,* etc.. Ah! de l'écriture plus bas!

Vous voyez par le billet ci-joint que M. Pattu est de garde... il ne tient qu'à vous que nous causions sur notre prochain mariage! Signé... signé Gertrude! ah! que c'est traître!

RLI.

Ah, que c'est vexant!

PATTU, *montrant Benjamin.*

Qu'on arrête cet homme.

LE SERGENT.

Ah, vous en avez répondu.

PATTU.

C'est égal, dans la fureur où je suis, je ne réponds de rien.

BENJAMIN.

Grâce, M. Pattu. Je devais me déclarer aujourd'hui même, et vous demander mademoiselle Gertrude votre nièce en mariage.

PATTU.

Quoi! tu prétends l'épouser?

BENJAMIN.

Si vous voulez bien permettre. Ma femme reste à la boutique, je deviens votre associé....

L'OFFICIER.

Nous demeurons vos pratiques, et vive la jolie pâtissière!

PATTU.

Allons donc, puisqu'il le faut, qu'elle soit madame Benjamin.

RLI.

Là, encore z'un rival heureux à ma barbe! j'vous demande si je ne suis pas né pour les infortunes de la passion?

PATTU.

Ca me fera une aventure de plus à raconter ... Mais je demande au moins qu'on me laisse achever la mienne, si vous voulez bien permettre.

LOISEAU.

Oh! c'est trop juste. (*Ils entourent tous Pattu*).

PATTU.

Voilà donc... vous vous rappelez bien... voilà donc que tout-à-coup le jeune homme entend..... (*On entend en dehors*)

AIR *de la Trajan.*

Venez, accourez tous, ce sont eux!
Les voilà de retour en ces lieux!
Mes amis, par nos chants joyeux,
Fêtons ce retour heureux.

SCÈNE XVII.

LES PRÉCÉDENS, RLAN, *accourant.*

RLAN.

Oh eh, oh eh!... vous restez là, vous autres, et voilà tout le monde qui va au-devant d'eux... Les gardes nationaux des postes voisins, les habitans de la barrière et les paysans des environs qui leur apportent des fleurs... Est-ce que vous n entendez pas leur musique? (*L'air reprend*).

L'OFFICIER.

Et qui donc?

RLAN.

Le dixième de ligne qui arrive.

PATTU.

Là! il faut que le colonel de ce régiment là m'en veuille..... arriver exprès pour m'interrompre!

RLAN, *à Rli.*

Eh bien, qu'est-ce que t'as donc?

RLI.

Le dixième de ligne!... Ah, Rlan! soutiens-moi. Je vais revoir c'te perfide Javotte! [*Ils sortent tous pour prendre leurs armes*].

Le théâtre change et représente l'extérieur de la barrière. Ballet, Ronde finale.

LA TOILE TOMBE.

De l'Imprimerie d'ABEL LANOE, rue de la Harpe, n.° 78.